

Borka Legras et Anne Renoue

Partition poétique

Borka Legras et Anne Renoue traduisent à quatre mains depuis plusieurs années déjà, essentiellement de la poésie serbo-croate, parfois des textes en prose du russe. L'une est de langue maternelle croate, l'autre est française et possède quelques notions de serbo-croate.

Avant de dire en quoi consiste notre travail, nous voudrions préciser ce qu'il n'est pas : il ne s'agit nullement d'un travail fait séparément, en deux temps, où la traductrice française corrigerait ou adapterait une traduction plus ou moins littérale proposée par la traductrice croate. Nous travaillons ensemble dès le début, et même dès le choix des textes que nous lisons dans la langue originale et dans une première traduction mot à mot. Persuadées, comme le dit Yves Bonnefoy, qu'on ne traduit bien que le poète avec lequel on se sent une affinité profonde, il nous arrive de retenir des textes à la lecture des premiers mots, ainsi pour Vuletitch, « À peine l'aube, et déjà tout est là », ou pour Vesna Parun, « La fenêtre, nénuphar vert, respire ». Il faut donc, dès l'abord, mais aussi par la suite, une grande similitude de sensibilité poétique, ce qui évite bien des doutes et de vaines discussions au moment des choix définitifs. Il est rare qu'entre deux possibilités, nous ne retenions pas la même.

Ce travail suppose également une même conception de la traduction. L'une et l'autre rejetons une traduction qui abandonnerait la forme poétique au seul bénéfice du sens : un poème doit rester un poème, un sonnet un sonnet. Cependant, les rimes ne sont pas toujours essentielles, surtout dans une langue à flexions ; nous les conservons lorsqu'elles nous semblent indispensables. Nous nous efforçons de

préservé ce que M. Etkind, dans son livre, *Un art en crise*, appelle « la dominante du texte ». Mais cela ne nous autorise ni au non-sens, bien sûr, ni au sens approximatif, et il nous est arrivé de renoncer à traduire un poème d'Andjelko Vuletitch dont la dominante était fondée sur des jeux de sonorités. La traduction aboutissait au non-sens. Il aurait fallu changer tous les mots, partir de la feuille blanche et écrire son propre poème. Si nous devions traduire un recueil entier de ce genre, le travail à deux nous paraîtrait probablement sans intérêt, car chacune écrirait son propre poème. Or, nous nous gardons l'une et l'autre d'utiliser le texte à traduire comme prétexte à une écriture personnelle, et le travail à deux, en exerçant un sens critique plus objectif, nous permet de rester vigilantes sur ce point.

Le travail préliminaire est essentiellement oral : après le premier mot à mot que nous établissons ensemble, viennent de longs échanges pour approfondir chaque expression, chaque image, chaque pensée. Certains poèmes de Vesna Parun ou de Liubomir Simovitch ont nécessité des après-midi de discussions, afin d'atteindre une vision plus élargie et plus profonde de l'œuvre. Chacune, ensuite, fera une recherche linguistique et culturelle : étudier les différents registres des deux langues, chercher les équivalences, pour le théâtre, écouter les gens parler autour de soi, mais aussi lire beaucoup de poésie, rechercher des auteurs de la même époque, de la même sensibilité, ou qui aient une vision du monde voisine de celle de l'auteur à traduire. Nous mettons nos découvertes en commun et, là, c'est passionnant, car les trouvailles de l'une enrichissent celles de l'autre.

Puis, commence le travail concret : la recherche des mots et des correspondances en français en constitue une grande partie. Ainsi, Vuletitch emploie une grande variété de registres : aux expressions poétiques, il mêle des expressions populaires et quotidiennes, il utilise des archaïsmes et des vocables à coloration orientale de la région de Sarajevo où il vit, il joue sur la polysémie et crée parfois des mots nouveaux. Nous nous efforçons de trouver des équivalences en français.

Mais toute œuvre implique aussi une culture. Chez Simovitch, si le langage est plus habituel, la difficulté réside dans la complexité de la pensée. Il faut veiller à la précision du sens et aux glissements qui peuvent s'opérer lors de recherches plus formelles. Le travail à deux permet, là encore, d'exercer une plus grande vigilance.

Vient ensuite la lecture à haute voix. Nous lisons et relisons ensemble le poème traduit, dans plusieurs de ses versions, vers après vers. Cette lecture à deux nous semble indispensable et irremplaçable : quand on lit seul, l'effet n'est pas du tout le même. Certains traducteurs enregistrent et écoutent leur texte, mais le mécanisme n'autorise pas toute la souplesse des reprises et des variantes jusqu'au poème définitif. Pour le théâtre, cette lecture est encore plus indispensable, et il nous arrive même de mimer une scène pour trouver certaines répliques. La dernière lecture doit nous

satisfaire l'une et l'autre, et si l'une d'entre nous émet des réserves, nous remettons l'ouvrage sur le métier.

En conclusion, la traduction à deux nous paraît très différente de la traduction en solitaire – dont nous avons toutes deux l'expérience. En ce qui nous concerne, c'est un choix, car elle permet de reculer les limites de la traduction en général, d'aller plus loin dans la liberté syntaxique des langues. Borka Legras juge nécessaire pour elle de traduire de la poésie avec un traducteur, une traductrice de langue maternelle française, pour savoir (selon le mot célèbre) « jusqu'où aller trop loin ».

Cependant, ces limites varient aussi pour ceux dont le français est la langue maternelle, selon leur conception de la liberté de la création poétique, leur sensibilité à la sonorité des mots, à leur sens caché, à leurs associations inconscientes, aux ambivalences du sens, au souvenir d'autres poèmes. Il ne lui conviendrait pas de travailler avec quelqu'un qui réduirait tout à une langue française parfaitement correcte et classique. Pour Anne Renoue, à travers le dialogue constant avec quelqu'un dont la langue maternelle est celle du texte à traduire, il est passionnant de voir comment, sollicitée par une langue plus libre, on peut, en la forçant parfois, découvrir toutes les possibilités de la langue française qu'on prétend si normative.

Enfin, à travers nos deux cultures et nos deux vécus, particulièrement celui de l'enfance, le travail à deux permet d'atteindre la source même de la langue et du langage poétique, ce qui nous paraît impossible quand on traduit seul, même si l'on connaît parfaitement la langue et la culture du pays étranger.

Nous avons traduit ensemble du serbo-croate : *Quand je serai grand comme la fourmi*, poèmes d'Andjelko Vuletitch, aux éditions Obsidiane ; *Le Théâtre ambulante Chopalovitch*, de Lioubomir Simovitch, L'Âge d'Homme ; *La Pluie maudite*, poèmes de Vesna Parun, Obsidiane ; *L'Espion des Balkans*, de Dusan Kovatchevitch, à paraître aux éditions de L'Âge d'Homme ; et, pour différentes revues, des poèmes de Lioubomir Simovitch, Abdullah Sidran, Jure Castellan, Milan Militchitch.